

juifs *caraites*, qui, rejetant le Talmud, se bornent à l'ancien Testament, sont supérieurs aux autres par leur instruction et leur moralité. MM. de Rothschild et Montefiore ont fait bâtir pour leurs coreligionnaires un hôpital sur le mont Sion, des écoles, et préparent encore de nouvelles fondations.

Les *musulmans* de Jérusalem renchérissent sur le fanatisme qu'on a reproché, en général, à leurs coreligionnaires en Syrie. Cette ville, que le Koran mentionne avec respect, est encore consacrée, à leurs yeux, par la légende, qui y place l'ascension de Mahomet, et par la vue de cette mosquée d'Omar qui jadis remplaça, pour les pèlerins, La Mecque occupée par les Carmathes. La vieille rancune des croisades, le spectacle des pompeuses cérémonies du rite grec et latin, les mystérieuses prédications des derviches, et, plus que tout cela, les scandaleuses querelles dont ils sont les témoins et les arbitres jusque dans le Saint-Sépulcre, tout augmente leur mépris pour les *infidèles* et les encourage à les traiter avec une hauteur et une dureté que retient seule la prépondérance actuelle de l'Europe à Constantinople.

V. Topographie ancienne.

Nous avons décrit § III la situation générale de la ville. Il nous faut maintenant pénétrer un peu plus avant dans cette étude et tâcher de retrouver dans les collines et les dépressions de la ville moderne, les collines dont il est si souvent fait mention dans la Bible et dans l'histoire des Juifs. C'est le plan à la main, et du haut de quelque point culminant, comme la tour de la citadelle, le minaret du Sérail, la hauteur au-dessus de l'angle N.-O. de la ville, ou surtout le mont des Oliviers, que le voyageur devra lire ce paragraphe. La Bible ne nous est pas d'un très-grand secours pour rétablir l'ancienne topographie de Jérusalem.

Les noms des localités qu'elle cite ont pour la plupart entièrement disparu, ou les applications modernes qui en ont été faites sont douteuses. Les positions relatives des lieux sont rarement indiquées; reconstruire d'après ces données la Jérusalem des rois de Juda, ou celle de Néhémie, est une œuvre impossible. Les traditions rabbiniques ne sont qu'un amas confus de dissertations contradictoires. La tradition moderne, mêlée de tous les contes du Bas-Empire et du moyen âge, si souvent en contradiction avec les textes le plus précis de l'Écriture, ne donne aussi que des renseignements douteux, dont il est très-difficile de connaître l'origine ou de contrôler la vérité. Le témoignage des historiens est malheureusement très-peu explicite. Tacite a décrit Jérusalem en quelques mots admirables de concision et d'exactitude, mais il est trop bref pour être d'une grande ressource. Dion Cassius, Strabon donnent aussi quelques détails. Mais le seul auteur qui ait voulu faire une description de la ville, c'est Flavius Josèphe. On a trop répété qu'il écrivait loin de sa ville natale qui n'existait plus, et sur ses seuls souvenirs; qu'il a affirmé, sans crainte d'être démenti, ce qu'il ne savait qu'imparfaitement; ou qu'il a exagéré ce qu'il savait, l'historien, qui, par sa naissance, appartenait aux premières familles sacerdotales, qui fut chargé du commandement de la Galilée contre Vespasien, qui, prisonnier de Titus, assista à tout le siège de Jérusalem et fut envoyé souvent comme parlementaire aux assiégés, qui, dans les *Antiquités juives*, écrit l'histoire de son peuple depuis les temps les plus reculés, et dans la *Guerre des Juifs* retrace avec une douloureuse émotion les moindres incidents de la ruine de sa patrie; cet historien, disons-nous, connaissait assurément son pays, et, tout en faisant la part d'une certaine exagération orientale, en

n'exigeant pas de lui une précision mathématique que les écrivains anciens ont rarement connue, son témoignage reste encore debout, et peut seul, avec les données bibliques, nous guider dans cette difficile étude. C'est donc la Jérusalem des Hérodes, la Jérusalem du temps de Titus que nous allons chercher à reconstruire. Sur ce sol si souvent bouleversé, bien des anneaux de la chaîne ont été brisés, bien des noms ont disparu, dont il est impossible de retrouver la place; nous tâcherons cependant de déterminer les localités principales, celles dont on peut reconnaître sur le terrain une trace appréciable, laissant de côté celles qui ne pourraient être que l'objet de discussions purement critiques.

Collines et Vallées.—Le premier coup d'œil jeté sur Jérusalem nous montre que la ville est bâtie sur deux rangées parallèles de collines séparées par une vallée, qui court du N.-N.-O. au S.-S.-E., depuis la porte de Damas jusqu'à la fontaine de Siloé. De ces deux lignes de collines, la rangée orientale commence plus au N. que l'autre, dont l'extrémité inférieure s'étend plus au midi, la rangée orientale a son point culminant au N., la rangée occidentale a son point culminant au S., au couvent arménien; c'est le mont *Sion*, la ville de David, la *haute ville* de Josèphe. Au N. de cette sommité, il existe des hauteurs, auxquelles nous attribuerons provisoirement avec Robinson le nom d'*Aera*, ou de ville basse de Josèphe, bien qu'au N.-O. leur niveau dépasse celui même du couvent arménien. Quant à la rangée orientale, elle forme trois plateaux diminuant de hauteur, du N. au S., et que nous nommerons *Bézétha*, *Moriah* et *Ophel*. Il faut maintenant justifier ces dénominations; nous commencerons par la rangée orientale qui offre moins de difficultés.

Mont Moriah.—L'identité du mont Moriah ne peut faire l'objet

d'aucun doute, c'était la colline du temple de Salomon, dont on reconnaît encore la plate-forme et les substructions dans l'enceinte régulière du Haram-ech-Chérif, qui porte la grande mosquée d'Omar. L'étude que nous en ferons bientôt nous en donnera la démonstration complète; tout le monde d'ailleurs est d'accord à ce sujet. Le nom de Moriah n'est jamais employé ni dans Josèphe, ni dans le récit de la construction du temple (I, Rois, v, 6, etc.); son nom ordinaire était la montagne du Temple ou de l'Éternel. Le nom de Moriah se trouve pour la première fois dans l'histoire du sacrifice d'Abraham, avec son étymologie « Dieu y pourvoira » (Genèse, xxii, 2, 8, 14); c'est sur ce même Moriah que Salomon fait élever le temple de l'Éternel (II, Chron., iii, 1). Plus tard une forteresse nommée Antonia, fut élevée au N. de l'enceinte. Moriah est limité à l'E. par la vallée du Cédron; à l'O., par la vallée centrale de la ville; au N., par la colline de Bézétha; au S., par les pentes d'Ophel.

Ophel ou Ophla est cette colline triangulaire qui a sa base au côté S. de l'enceinte du temple, et sa pointe au S. vers la fontaine de Siloé. Les deux côtés sont resserrés entre le Cédron et le ravin intérieur de la ville. Plane à sa partie supérieure, elle s'incline rapidement au S. par une série d'étages et se termine à pic au-dessus de Siloé; sa longueur est d'environ 500 mètr., et sa largeur moyenne de 90 mètr. Ophel est déjà compris dans la ville, du temps du roi Jotham (II, Chron., xxvii, 31); Manassé augmenta ses fortifications (II, Chron., xxxiii, 14), qui, au retour de la captivité, furent réparées par Néhémie (iii, 21, 27). Son emplacement concorde bien avec les données de Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2).

Bézétha n'est pas mentionnée dans la Bible; Josèphe nous raconte qu'elle fut comprise dans

la nouvelle enceinte d'Hérode Agrippa. Bézétha, était placée en face d'Antonia et séparée d'elle par un fossé profond qui fut creusé pour rendre plus difficile l'accès de la forteresse. Bézétha signifie la nouvelle ville (en grec *καὶνὴ πόλις*) (Guer. d. J., v, 4, 2). Dans un autre passage, il ajoute que Bézétha est la plus élevée de toutes et que seule elle couvre (*ἐπιπέσει*, elle ombra-ge) le temple du côté du N. (*Ibid.*, v, 5, 8.) Ainsi Bézétha était seule au N. du temple, et elle était très-voisine d'Antonia, puisqu'il avait fallu en séparer la forteresse par une tranchée artificielle. Il est impossible de méconnaître, à ces caractères, la colline qui s'élève à l'E. de la porte de Damas, à l'angle N.-E. de la ville actuelle, et qui est couronnée par le *tekié des derviches tourneurs*. En présence d'un texte si clair, il est difficile de comprendre que Schultz, sur son beau plan (que nous avons reproduit en le corrigeant sous ce rapport), ait pu reporter Bézétha tout à fait au N., vers l'origine de la vallée de Cé-dron, et attribuer à Acra la colline qui se dresse au N. du temple, tout à côté de l'emplacement incontesté de la forteresse Antonia.

Sion. Revenons maintenant aux collines occidentales. Nous ne trouvons aucune difficulté pour reconnaître, dans l'extrémité S., la colline de Sion, l'ancienne citadelle des Jébusites, qui résista longtemps aux Israélites (Josué, xv, 63, Juges, 1, 21), et ne fut conquise que par David (II, Samuël, v, 5-8; II, Chron., xi, 17), qui en fit sa propre ville, où lui et ses successeurs régnèrent et moururent. C'est évidemment elle que Josèphe appelle la *haute ville* ou le *marché d'en haut*, bien qu'il semble éviter de prononcer le nom de Sion. La vallée profonde de Hinnom et la vallée centrale de la ville forment ses limites naturelles et incontestables au S., à l'O. et à l'E., mais il n'est pas aussi facile de déterminer où était sa limite au N., et où commençait ce que Josèphe appelle Acra, ou

la basse ville. Voici comment il les décrit toutes deux : « La ville était bâtie sur deux coteaux opposés, séparés par une vallée intermédiaire (désignée plus loin sous le nom de Tyropœon) dans laquelle les maisons descendaient des deux côtés. De ces deux collines, celle qui portait la ville supérieure est de beaucoup plus élevée et plus droite en longueur ; à cause de sa force, elle fut appelée la citadelle par le roi David ; nous l'appelons le *marché d'en haut*. » Tout ceci est clair et conforme aux données bibliques. Ce qui, suit ne l'est pas tant :

Acra et le Tyropœon. « L'autre colline, appelée Acra, qui porte la basse ville, est en croissant (*ἀμφοτέρως*). » Le mot grec a plusieurs sens, il veut dire à deux cornes, comme le croissant de la lune, ou bien à deux pentes opposées. Le second sens s'applique à toute colline, il n'aurait rien de spécial ; mais le premier paraît plus probable. Cette manière de décrire une montagne, non quant à la forme de son sommet, mais quant à la surface de sa base, ne doit pas nous étonner dans Josèphe ; il vient de décrire Sion de la même manière. » (A. Coquerel, *Top. de Jér.* Thèse, Strasbourg, 1843.) Mais avant de chercher quelle est l'émoussure de la ville qui peut présenter cette forme, nous devons d'abord chercher quelle est cette vallée qui sépare Sion d'Acra. Quelques lignes plus loin Josèphe nous l'indique : « La vallée des Tyropœons (des Fromagers), que nous avons dit séparer la colline de la haute ville de celle de la basse ville, s'étend jusqu'à Siloam, c'est ainsi que nous nommons la source, qui est douce et copieuse. » (*Ibid.*) Cette vallée de Tyropœon, qui se termine à la fontaine de Siloam, c'est la vallée centrale de la ville qui sépare Sion de Moriah ; aucun doute n'existe sur sa partie sud, et au premier abord, en voyant la dépression si remarquable qui commence déjà au N.-O.

de la porte de Damas, pour se prolonger au S., tout le monde croit reconnaître le Tyropœon, étendu de l'un à l'autre de ces points extrêmes. Mais ici commencent les difficultés : si l'on veut placer Acra de l'autre côté de cette vallée, c'est-à-dire à l'E. de la porte de Damas, comme l'a fait Schultz, on ne rencontre qu'un emplacement, c'est celui qui est au N. du temple et que le texte si clair de Josèphe appelle Bézétha, sans qu'il soit possible de rien interposer entre elle et l'angle N.-O. du temple (V. p. 770).

Ici se place l'explication donnée par Robinson. Le Tyropœon, dirigé du S. au N. dans sa partie inférieure, tournait à l'O. vers la porte de Jaffa, où il avait son origine, et Acra n'est autre chose que la partie de la ville où s'élève l'église du Saint-Sépulcre, et qui est comprise entre la citadelle et la porte de Damas. Selon cet observateur si consciencieux, si attentif aux moindres circonstances topographiques, le Tyropœon a été comblé peu à peu par la suite des temps ; mais on remarque, à partir de la porte de Jaffa, une dépression considérable du mont Sion, qui s'étend de l'E. à l'O., suivant l'ancienne rue de David pour rejoindre la vallée centrale. Cette dépression est très-apparente, de plusieurs points de la ville, notamment du palais du gouverneur et de la maison d'Abou-Saoud. Elle est d'ailleurs prouvée par le fait suivant. On a retrouvé dans le couvent grec de Saint-Jean-Baptiste, au coin de la rue Chrétienne et de la rue de David, une chapelle enfouie sous les décombres, dont le sol est à près de 10 mètr. au-dessous de la rue, et les fenêtres dont elle est percée sur les côtés montrent qu'elle n'a pas été une chapelle souterraine. L'existence de la vallée en cet endroit est attestée par Brocardus en 1283 ; Adrichomius et Villalpandus à la fin du xvi^e siècle, en parlant dans les mêmes termes ; enfin

Reland, d'Anville, Rosenmüller et Raumer, s'accordent à placer Acra au N. de Sion. Acra est le monticule qui porte l'église du Saint-Sépulcre, et on peut reconnaître l'exactitude de ce que Josèphe dit de sa forme, *ἀμφοτέρως*, puisque sa pente s'incline d'une part vers la porte de Damas, et, d'autre part, quoique plus graduellement vers le mont Sion. Un autre passage de Josèphe montre qu'Acra devait être à la fois au N. de Sion et à l'O. du temple ; en décrivant les portes qui s'ouvraient dans le côté O. de l'enceinte du temple, il dit que la dernière (la plus au N.) « conduisait dans l'autre ville (*ἄλλη πόλις*), au moyen d'escaliers qui descendaient dans la vallée pour remonter de l'autre côté ; car la ville s'étendait en face du temple, à la manière d'un théâtre, enclavée par une profonde vallée dans toute la partie S. (*Antiq. juiv.*, xv, 11, 5) ; » cette autre ville ne peut être qu'Acra, puisqu'elle est mentionnée après le palais de Sion.

Il y avait encore, d'après Josèphe, une troisième colline, en face d'Acra, naturellement plus basse qu'Acra, et qui en était autrefois séparée par une autre large vallée. Mais les Asmonéens, désireux de joindre la ville au temple, comblèrent la vallée et rasèrent le sommet d'Acra, afin que le temple le dominât aussi. Cette autre colline, sans nom, était cette vallée que l'on avait comblée (en partie probablement) pour joindre la ville au temple ; c'est sans doute le quartier qui s'étend à l'O. du temple jusque vers les pentes de Sion et du Saint-Sépulcre.

Tel est le système très-complet de Robinson (*Lat. res.*, p. 207-210). La conséquence en est de placer la ligne de démarcation de Sion et d'Acra à la citadelle actuelle, qui ne serait autre que la tour Hippicus. Des arguments assez sérieux lui ont été cependant opposés par M. Bonar (*The land of Prom.*, p. 496 et suiv.). Celui-ci se refuse positivement à reconnaître l'existence

d'une vallée partant de la porte de Jaffa. Elle n'est démontrée sur aucun plan (pas même sur celui du docteur Robinson), sur aucun des reliefs qui ont été faits de Jérusalem. Elle n'est pas visible sur les lieux, et l'écoulement des eaux pluviales ne prend pas cette direction : au contraire, il y a à la porte de Damas une vallée évidente pour tous et à quelque endroit qu'on se place. L'hypothèse d'une vallée commençant à la porte de Jaffa lui paraît en grande partie suggérée par le désir d'identifier la tour Hippicus avec la tour de David, identification qui soulève les objections les plus sérieuses (V. p. 797). Pour lui, cette tour doit être reportée bien plus au N. ; le quartier chrétien fait partie du mont Sion, et même un passage de Guillaume de Tyr place positivement l'église du Saint-Sépulcre sur le mont Sion, mais sur la pente orientale de celui-ci. La conséquence qu'il en tire est de reporter Acra à l'E. de la porte de Damas, en y joignant hors de la ville la colline de Zahara (au-dessus de la grotte de Jérémie), qui n'en a été séparée que par une tranchée artificielle, et en la faisant revenir au N. du quartier chrétien. Ainsi s'expliquerait l'épithète *ἀκρωτήριος*, Acra touchant par une de ses extrémités au mont Sion, et par l'autre au Moriah. Quant à Bézétha, pour ne pas la repousser au N., comme Schultz, et la séparer d'Antonia, dont elle ne pouvait être éloignée, il distingue une dépression très-sensible entre la hauteur qui porte le tékié des derviches tourneurs et celle qui porte l'église Sainte-Anne. C'est cette colline, tout à fait à l'angle N.-E., qui serait Bézétha. C'est là le point faible de ce système : cette colline est trop étroite ; elle est à peine apparente à côté de la hauteur des Derviches tourneurs. Est-ce d'elle que Josèphe aurait pu dire qu'elle était la plus haute de toutes, et que seule elle couvrait (ombrageait) le temple du côté du N., lorsque

tout à côté il y en aurait eu une plus haute encore ; et cette dernière (celle des derviches tourneurs), qui domine tout le Haram, peut-elle être cette Acra dont les Asmonéens avaient fait raser le sommet pour que le temple dominât toute la ville ? On s'est évidemment préoccupé, peut-être sans s'en rendre compte, de la signification grecque du mot *acra*, qui signifie ordinairement éminence, acropole. Josèphe, en l'appliquant à la basse-ville (v. p. 770), prouve que ce nom n'avait pas cette acception. Il provenait de la forteresse bâtie en ce lieu par Antiochus Épiphane (*Antiq.*, XII, 5, η) et que les Asmonéens avaient rasée. Peut-être aussi n'était-ce que la transcription grecque d'un nom hébreu ?

Enfin on pourrait encore chercher autre part le commencement du Tyropœon, car il existe une autre dépression entre la porte de Damas et l'angle N.-O. de la muraille actuelle, dépression qui passe au pied du flanc E. du couvent latin et au chevet de l'église du Saint-Sépulcre. Acra resterait au N. et à l'E. de cette dépression, et la colline des derviches tourneurs resterait Bézétha.

On le voit, la question est loin d'être résolue ; pour rejeter le système de Robinson, qui avait l'avantage de concilier tous les textes, il faudrait bien démontrer, par un nouvel examen des lieux, et surtout par des fouilles, que la vallée de la porte de Jaffa n'a jamais existé.

Nous ne pouvons, pour le moment, pousser plus loin cette étude, et nous n'aborderons la question des enceintes qu'après avoir décrit en détail la ville et les antiquités qui peuvent nous servir de points de repère.

VI. Description de la ville.

I. Monuments religieux chrétiens.

Église du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection, nommée par les

Arabes *Keniçet el-Kiamet*, et souvent désignée dans les firmans turcs, par une légère modification d'orthographe, sous le titre infamant d'*el-komamah*, l'ordure.

Historique. — Les premiers travaux entrepris par l'ordre de l'empereur Constantin, sur l'emplacement présumé du tombeau de Jésus et du Golgotha, furent commencés en 326 et terminés en 335. Ils se composaient d'une basilique, de portiques et de cours dont Eusèbe, l'historiographe de ce prince, a laissé une description détaillée. Le rocher qui renfermait la chambre sépulcrale fut détaché du flanc de la colline, de manière à former une masse isolée ; on l'entoura ensuite d'une chapelle circulaire ou polygone qui reçut le nom d'*anastasis*, résurrection. Une seconde chapelle, nommée *Martyrion*, fut élevée sur le lieu même de la Passion. A l'orient du Sépulcre, s'ouvrait la Basilique proprement dite, qui consistait sans doute en une nef centrale et quatre nefs collatérales. Elle était séparée du dehors par deux cours dont la première, l'*atrium*, était entourée de portiques. L'édifice de Constantin fut complètement ruiné par le roi perse Chosroès II, en 614. Mais grâce à la puissante intervention de la femme du vainqueur, chrétienne et sœur de l'empereur grec Maurice, un moine nommé Modeste, depuis patriarche de Jérusalem, put, en moins de quinze ans, sinon réédifier l'antique église sur ses bases grandioses, du moins recouvrir d'un édifice particulier chacun des sanctuaires alors en vénération. Ces quatre sanctuaires sont décrits par Arculphé, témoin oculaire, sous le nom de 1^o Église de la Résurrection ; 2^o Église du Golgotha ; 3^o Église de l'invention de la Croix, nommée aussi *Martyrium* ; 4^o Église de la Vierge, probablement dans le voisinage du lieu où est aujourd'hui la *Pierre de l'onction*. Grâce à la modération du khalife Omar, l'ensemble de

ces monuments fut respecté lors de la prise de Jérusalem par les musulmans (637). Mais après avoir traversé assez heureusement la période agitée qui suivit la mort de Haroun ar-Rachid, le Saint-Sépulcre fut impitoyablement rasé en 1010, sous le règne désastreux du khalife Hakem, le Néron de l'Égypte. Des architectes grecs le relevèrent de ses ruines en 1048, par l'ordre de l'empereur Constantin Monomaque, et conservèrent le plan adopté précédemment par le patriarche Modeste, c'est-à-dire une rotonde et trois églises ou chapelles séparées. Telle était encore la disposition des sanctuaires, lorsque les Croisés, en 1130, entreprirent de les réunir en un seul monument. L'œuvre des Croisés, dans laquelle un juge compétent, M. de Vogüé constate l'alliance du style roman et de l'ogive sarrasine sensiblement modifiée par le goût français, ne reçut aucun changement notable jusqu'à nos jours. Le 12 octobre 1808, un furieux incendie détruisit une partie de la rotonde et du Calvaire, ainsi que différents sanctuaires arméniens. Les réparations lourdes et inintelligentes des Grecs ont achevé sur plusieurs points l'œuvre destructive des flammes, et plusieurs morceaux intéressants de l'art byzantin ou gothique ont disparu pour longtemps sous la truelle des fils dégénérés de Constantin le Grand.

Avant de commencer la description de l'église moderne du Saint-Sépulcre, nous ne pouvons passer sous silence les principales objections qui ont été faites contre l'authenticité de ses deux principaux sanctuaires, le tombeau du Christ et le Calvaire ; mais nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier la valeur de ces arguments et d'en tirer une conclusion. L'Évangile se borne à nous dire que le Sauveur fut crucifié dans le voisinage de la ville, sur le Golgotha (saint Jean, XIX, 20 et saint Matth., XXVII, 33). L'empla-